

A NOUVEAU SUR LE COMMUNISME ET L'ANARCHIE

Umanità nova - 5 septembre 1920

Luigi Fabbri protestait l'autre jour contre l'usage qui s'est récemment établi en Italie chez les socialistes non-anarchistes ou anti-anarchistes, et qui consiste à employer les mots Communisme et Anarchie comme des termes antagonistes. Il rappelait que, depuis presque cinquante ans - *Congrès de la Fédération Italienne de l'Internationale* tenu en 1876 (Congrès de Florence) - ce sont les anarchistes qui, en Italie, prônent le communisme. Quant aux socialistes dits maximalistes, ils se disaient collectivistes jusqu'à tout récemment. Ensuite ils ont adopté l'appellation de communistes, à l'imitation des Russes, pour se distinguer des traîtres de la social-démocratie et pour exprimer leur nouvelle orientation anti-légalitaire qui a triomphé ou qui a semblé triompher à leur Congrès de Bologne en 1919. En fait, ils auraient dû s'appeler révolutionnaires et non pas communistes, parce qu'à Bologne il a été question de méthode entre parlementaristes et partisans de l'insurrection et non pas des futures formes institutionnelles entre collectivistes et communistes; mais c'est là quelque chose qui les regarde et nous ne voudrions pas leur contester le droit de s'appeler comme ils veulent. Nous les prions seulement de ne pas falsifier la vérité en nous présentant sous un faux jour, nous, nos idées et nos buts.

Le phénomène n'est pas nouveau.

En Italie, le socialisme est, dès le départ, anarchiste, et pendant de longues années, nous avons été et nous nous sommes appelés socialistes, estimant, comme nous continuons à le faire, qu'il ne peut y avoir de socialisme sans la liberté, sans l'anarchie. Puis le courant parlementariste et collaborationniste l'a emporté chez les socialistes: en se séparant de l'anarchisme le socialisme est tombé dans de telles «*tractations de vendus*» (1) avec les gouvernements et les classes dirigeantes que nous avons fini par laisser tomber l'appellation de socialistes; on put croire alors que le socialisme et l'anarchie étaient deux choses opposées (alors qu'au fond ce sont deux expressions différentes qui désignent tout à fait la même chose).

Si les tendances autoritaires l'emportent chez ceux qui se disent communistes, il se pourrait tout à fait que le communisme apparaisse même comme à l'opposé de l'anarchisme et que les noms de communistes et d'anarchistes servent, dans le langage courant, à désigner deux tendances, deux programmes, deux partis opposés. Mais il n'en sera pas moins vrai que le communisme ne peut être qu'anarchiste: sans l'anarchie, sans la liberté, il ne peut pas donner un communisme d'hommes conscients, civilisés, évolués. Tout ce qu'il pourrait donner, c'est le couvent des catholiques, le régime despotico-paternaliste des jésuites du Paraguay, un quelconque despotisme à la façon asiatique - et quant à réaliser tout cela, c'est encore une autre affaire, particulièrement en Italie.

Le communisme est un idéal. Ce serait un régime, un certaine forme de vie en commun dans laquelle la production est organisée dans l'intérêt de tous, de la façon qui puisse le mieux utiliser le travail de l'homme pour donner à tous le plus grand bien-être et la plus grande liberté possible et où tous les rapports sociaux visent à garantir à chacun la plus grande satisfaction, le plus grand développement pos-

(1) Jeu de mots intraduisible entre *patteggiamenti* (de pacte) et *puttaneggia-menti* (de putain).

sible, matériel, moral et intellectuel. Selon la formule classique, dans une société communiste: *de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins.*

Essayez donc un peu d'appliquer cette formule autoritairement au moyen de lois et de décrets émanant d'un gouvernement et imposés à tous par la force!

Comment mesurer les capacités d'un homme et qui peut en décider? Quelles sont les limites des besoins raisonnables et qui peut les tracer et les imposer?

Les facultés des hommes sont très variables et il en est de même des besoins. Ils varient d'un lieu à un autre, d'une profession à l'autre, d'un individu à l'autre, d'un moment à l'autre. Comment une règle applicable à tous serait-elle possible, pensable? Et quel serait le génie, le Dieu, qui pourrait la dicter?

Ce qui est possible, c'est un régime de caserne où l'individu est étouffé, où personne n'est satisfait, où l'égalité est formelle et apparente alors qu'existe la plus odieuse et la plus stupide des inégalités; et encore: la caserne ne peut exister que parce que les chefs, ceux qui ont réussi à s'imposer, se soustraient à la règle commune et dominant et exploitent la masse. Mais une société communiste n'est pas possible si elle ne naît pas spontanément du libre accord, si elle n'est pas diverse et variable comme la veulent et la déterminent les circonstances extérieures et les désirs, les volontés de chacun.

La formule classique que nous avons citée n'est valable que si elle est complétée par cette autre: *à chacun et de chacun ce qu'il veut.* Ce qui suppose l'abondance et l'amour.

Loin d'augmenter avec le travail forcé qui oppose, sur le plan des intérêts et des sentiments, le travailleur qui exécute à celui qui conçoit et dirige, l'abondance diminue au contraire. L'amour, l'esprit de fraternité, l'aptitude à faire des concessions, à se tolérer ou à se supporter, ne se créent pas et se développent encore moins au moyen de lois et grâce à des gendarmes.

Pour être possible, pour être vraiment la communauté des âmes et des choses et non pas un retour à l'esclavage, le communisme doit naître localement, parmi des groupes ayant des affinités, grâce à l'expérience des avantages matériels qu'il procure, à la sécurité qu'il inspire, au fait qu'il satisfait les sentiments de sociabilité et de cordialité qui sont dans l'âme de tout être humain et qui se manifestent et se développent dès lors que cesse le besoin de lutter contre les autres pour assurer sa propre vie et celle des personnes qui lui sont le plus chères.

En somme, le communisme doit être dans le cœur avant d'être dans les choses.

C'est comme dans une famille ou dans un groupe de compagnons qui vivent ensemble. On vit en communistes si on s'aime et dans l'exacte proportion où l'on s'aime. Ce n'est que s'il y a accord et amour entre les membres du groupe qu'on donne davantage à celui qui est le plus faible, à celui qui en a le plus besoin, et que chacun est heureux et fier de concourir au bien-être commun. Si la force et l'autorité s'installent, la lutte des intérêts commence immédiatement et la famille se dissout.

Les communistes autoritaires ne manquent pas de dire que l'autorité, le gouvernement, la dictature, sont nécessaires au début, «*provisoirement*», tout de suite après le triomphe de l'insurrection, pour organiser la société: ensuite, ils seraient disposés à accepter même l'anarchie.

C'est plutôt le contraire qui serait juste. Dans une société communiste bien organisée et fonctionnant à la satisfaction de tous dans tout le pays, la question de l'autorité n'existerait plus et l'administration des choses conduite dans l'intérêt de tous et avec le concours de tous n'admettrait aucune domination de l'homme sur l'homme. Mais quand au contraire il s'agit encore de rendre possible et d'organiser le communisme, alors l'autorité est néfaste parce qu'elle étouffe toute spontanéité et toute variété, parce qu'elle subordonne les intérêts des individus et des collectivités à ceux de la caste gouvernante, et parce que, dans la meilleure des hypothèses, elle voudrait imposer le bien par la force alors qu'il ne peut y avoir de bien que librement désiré.

Le communisme doit se développer graduellement selon que le permettent les circonstances extérieures et le développement du sens moral.

Pour y arriver, il est, selon nous, nécessaire et suffisant que tous nous ayons la liberté et les moyens de production: que personne ne puisse imposer aux autres sa propre volonté et que personne ne puisse obliger les autres à travailler pour lui. Et c'est pour réaliser ces conditions que nous croyons la révolution violente nécessaire. Une fois abattu l'obstacle matériel (le gouvernement) qui s'oppose à leur réalisation, toute violence serait inutile, nuisible, criminelle.

Errico MALATESTA.
